# Le grand marin

CATHERINE POULAIN

# Le grand marin

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0864.9

© Éditions de l'Olivier, 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*O you singer solitary, singing by your-self, projecting me,*
*O solitary me listening, never more shall I cease perpertuing you,*
*Never more shall I escape, never more the reverberations,*
*Never more the cries of unsastified love be absent from me,*
*Never more leave me to be the peacefull child I was,*
*Before what there in the night,*
*By the sea under the yellow and sagging moon,*
*The messenger there arous'd the fire, the sweet hell within,*
*The unknown want, the destiny of me.*

Walt Whitman

Il faudrait toujours être en route pour l'Alaska. Mais y arriver à quoi bon. J'ai fait mon sac. C'est la nuit. Un jour je quitte Manosque-les-Plateaux, Manosque-les-Couteaux, c'est février, les bars ne désemplissent pas, la fumée et la bière, je pars, le bout du monde, sur la Grande Bleue, vers le cristal et le péril, je pars. Je ne veux plus mourir d'ennui, de bière, d'une balle perdue. De malheur. Je pars. Tu es folle. Ils se moquent. Ils se moquent toujours – toute seule sur des bateaux avec des hordes d'hommes, tu es folle… Ils rient.

Riez. Riez. Buvez. Défoncez-vous. Mourez si vous voulez. Pas moi. Je pars pêcher en Alaska. Salut.

Je suis partie.

Je vais traverser le grand pays. À New York j'ai envie de pleurer. Je pleure dans mon café au lait, puis je sors. Il est très tôt encore. Je marche le long de grandes avenues, désertes. Le ciel est très haut, très clair entre les tours qui s'élèvent comme des folles, l'air est cru. Des petits stands-caravanes vendent du café et des gâteaux. Assise sur un banc, en face d'un building qui miroite enflammé par le soleil levant, je bois le grand café insipide avec un muffin énorme, petite éponge douceâtre. Et doucement la joie revient, une légèreté diffuse dans les jambes, le désir de se relever, la curiosité d'aller voir, au coin de la rue, et puis derrière jusqu'au suivant… Et je me lève

et je marche, la ville s'éveille, les gens paraissent, le vertige commence. Je m'enfonce dans le vertige jusqu'à l'épuisement.

Je prends le car. Un car Greyhound avec un lévrier dessus. Je paye cent dollars pour tracer la route d'un océan à l'autre. On quitte la ville. J'ai acheté des biscuits et des pommes. Enfoncée dans mon siège, je regarde les highways multiples, les flots du périphérique qui se croisent, se séparent, se rejoignent, s'entrecroisent et se perdent. Parce que cela me donne mal au cœur, je mange un biscuit.

J'ai un petit sac de l'armée pour tout bagage. Je l'ai brodé et recouvert d'étoffes précieuses avant de partir. On m'a donné un anorak couleur ciel d'un bleu déteint. Je le recouds tout au long du voyage : les plumes volettent autour de moi comme des nuages.

– Où allez-vous ? me demande-t-on.
– En Alaska.
– Et pour quoi faire ?
– Je vais pêcher.
– Vous l'avez déjà fait ?
– Non.
– Vous connaissez quelqu'un ?
– Non.
– *God bless you…*

*God bless you. God bless you. God bless you…* Merci, je réponds, merci beaucoup. Je suis contente. Je pars pêcher en Alaska.

On traverse des déserts. Le car se vide. J'ai deux sièges pour moi, je peux m'allonger à moitié, la joue collée contre la vitre froide. Le Wyoming est sous la neige. Le Nevada aussi. Je mange

des biscuits trempés dans de longs cafés clairs au rythme des McDo et des haltes routières. Je couds et disparais dans les nuages de l'anorak. Puis c'est la nuit encore. Je ne dors plus. Des casinos clignotent de chaque côté de la route, des roues de néon qui scintillent, des cow-boys lumineux brandissent un pistolet… s'allument, s'éteignent… Au-dessus, un croissant de lune très ténu. Nous passons Las Vegas. Pas un arbre, la caillasse, des buissons brûlés par l'hiver. Le ciel s'éclaire très vite à l'ouest. À peine le pressent-on que le jour est là. La route est droite devant nous, des montagnes enneigées au loin, et puis, toute seule sur le plateau désert, une ligne de voie ferrée qui s'en va vers l'horizon, s'en va vers le matin. Ou vers nulle part. Quelques vaches mornes nous regardent passer. Elles ont froid peut-être. Et l'on s'arrête encore pour déjeuner, dans une station-service où rugissent des camions chromés. Un drapeau américain flotte au vent, contre une pub de bière géante.

En chemin, je commence à boiter. Clopin-clopant, je monte et descends du car. *God bless you*, me dit-on avec plus de souci. Un vieil homme boite lui aussi. Nous nous regardons avec une vague reconnaissance. Dans une halte routière une nuit, des clochards s'assemblent autour de moi.

– *Are you a chicano? You look like a chicano, you look like my daughter*, dit l'un.

Et l'on repart. Je suis une chicano aux joues rouges, aux joues cramoisies, qui boite, qui mange des biscuits dans un nuage de plumes en regardant la nuit sur le désert. Et qui s'en va pêcher en Alaska.

Je retrouve un ami pêcheur à Seattle. Il m'amène sur son bateau. Depuis des années il m'attend. Ma photo est sur les

murs. Le voilier porte mon nom. Plus tard il pleure. Ce gros homme qui m'a tourné le dos, qui sanglote sur sa couchette. Dehors il fait nuit et il pleut. Peut-être que je devrais partir, je pense.

Peut-être que je dois partir… je murmure.

C'est ça, il dit, pars maintenant.

Il fait si sombre et froid dehors. Il pleure encore et moi aussi. Puis il dit tristement :

– Je devrais peut-être t'étrangler…

J'ai un peu peur. Je regarde ses deux grosses mains, je le vois qui regarde mon cou.

– Mais tu ne vas pas le faire ? je demande d'une toute petite voix.

Non, il ne va peut-être pas le faire… Lentement je remplis mon sac. Il me dit de rester pourtant, de rester cette nuit encore.

On prend le ferry, il fixe la mer de ses yeux rougis, il ne parle pas, je regarde l'eau, son visage fermé, mes mains dont je caresse les contours, indéfiniment. Puis nous marchons dans les rues. Il m'accompagne jusqu'à l'aéroport. Il est devant moi, je m'essouffle à le rattraper. Il pleure. Et moi je pleure derrière.

# Le cœur des flétans

Il fait très beau à Anchorage. J'attends derrière la vitre. Un Indien me tourne autour. Je suis arrivée au bout du monde. J'ai peur. Et je réembarque dans un tout petit avion. L'hôtesse nous donne un café et un cookie et puis on s'enfonce dans la brume, on disparaît dans le blanc et l'aveugle, tu l'as voulu ma fille, ton bout du monde. L'île apparaît entre deux écharpées de brouillard – Kodiak. Des forêts sombres, des montagnes, et puis la terre brune et sale qui paraît sous la neige fondue. J'ai envie de pleurer. Il faut aller pêcher maintenant.

Je bois un café en face d'un grizzli haineux dans le hall du petit aéroport. Des hommes passent, leur baluchon sur l'épaule. Larges carrures, visages tannés, marqués. Ils semblent ne pas me voir. Dehors le ciel blanc, des collines grises, des mouettes, partout sans cesse qui passent en gémissant.

J'appelle. Je dis Allô, je suis l'amie du pêcheur de Seattle. Il m'a dit que vous étiez au courant, que je peux dormir chez vous quelques nuits, et puis je trouverai un embarquement.

La voix neutre d'un homme – il dit quelques mots – *Oh shit!* J'entends une femme répondre. *Welcome Lili* je pense. Bienvenue à Kodiak. *Oh shit*, elle a dit.

Une petite femme maigre est sortie d'un pick-up, cheveux fins et jaunes, visage tiré, mince bouche pâle qui ne sourit

pas, yeux de porcelaine bleue. Elle conduit. Elle ne dit rien. On roule sur une route très droite entre des rideaux d'arbres, puis le paysage est nu. On longe la mer, on traverse de petits bras d'eau crispés par le gel.

Tu dormiras là. On me désigne un canapé dans le séjour.

– Oh merci, je dis.

– Nous fabriquons des filets pour les pêcheurs. Des sennes*[1]. On connaît tout le monde à Kodiak. On demandera du travail pour toi.

– Oh merci.

– Et puis assieds-toi, fais comme chez toi, ici c'est les chiottes, là la salle de bains, ici la cuisine. Quand t'as faim tu te sers dans le frigo.

– Oh merci.

On m'oublie. Je m'assieds dans un coin. Je sculpte un bout de bois. Puis je sors. Je voudrais me trouver une cabane. Mais il fait trop froid. La terre brune et la neige souillée. Le grand ciel gris sur les montagnes nues, si proches. Quand je rentre ils mangent. Je m'assieds sur le canapé, j'attends que ça passe, j'attends la nuit pour qu'ils disparaissent, pour me dénouer et dormir peut-être.

On me dépose en ville. Sur un banc, face au port, je mange du pop-corn. Je compte mes sous, les billets et les petites pièces. Il me faudrait trouver du travail bientôt. Un gars me hèle sur le dock. Sous le ciel blanc, il est beau comme une statue antique qui se découperait sur l'eau grise. Des tatouages lui

1. Les définitions des termes suivis d'un astérisque se trouvent dans un glossaire en fin d'ouvrage. *(N.d.E.)*

remontent jusque dans le cou, sous le casque sombre et frisé de ses cheveux rebelles.

– Je suis Niképhoros, il dit. Et toi, d'où viens-tu ?

– De loin, je réponds, je suis venue pêcher.

Il semble étonné. Il me souhaite bonne chance.

– À plus tard peut-être ? lance-t-il avant de traverser la rue.

Je le vois gravir trois marches de ciment nu sur le trottoir d'en face, pousser la porte d'un bâtiment de bois austère et carré – *B and B Bar* est écrit au-dessus – entre des baies vitrées, dont l'une des deux est fendue.

Je me lève. Je descends la passerelle. Un gros homme m'appelle depuis le pont d'un bateau :

– Tu cherches quelque chose ?

– Du travail…

– Monte donc à bord !

Nous buvons une bière dans la salle des machines. Je n'ose pas parler. Il est gentil et m'apprends à faire trois nœuds.

– Maintenant tu peux aller pêcher… me dit-il. Mais surtout parle avec assurance quand tu vas demander du travail. Que les hommes autour de toi sentent à qui ils ont affaire.

Il me tend une autre bière alors je me souviens d'un bar enfumé.

– Il faut que j'y aille, je dis dans un souffle.

– Reviens quand tu veux, il dit, si tu vois le bateau à quai n'hésite pas.

Je repars le long des docks, de bateau en bateau je demande :

– Vous n'avez besoin de personne à bord ?

On ne m'entend pas, mes mots hachés s'en vont avec le vent. Je dois répéter longtemps avant que l'on me réponde :

– Tu as déjà pêché ?

– Non… je bafouille.

– Tu as tes papiers ? Carte verte… licence de pêche ?

– Non.

On me regarde étrangement.

– Va voir plus loin, tu finiras bien par trouver… me dit-on encore gentiment.

Je ne trouve pas. Je rentre dormir sur mon canapé, le ventre gonflé de pop-corn à en éclater. On me propose des jobs de nanny – garder les enfants de ceux qui partiront pêcher. C'est une humiliation terrible. Je refuse avec un entêtement doux, tête basse, que je secoue de gauche à droite. Je demande où il y a des cabanes. On me répond d'un ton évasif. Alors je vais aider mes hôtes à fabriquer les filets.

Et puis je trouve enfin. On me propose deux places de matelot le même jour : pêche au hareng le long des côtes sur un seiner*, ou embarquer sur un palangrier pour la morue noire, au large. Je choisis le deuxième parce que cela sonne plus beau, *long-lining**, que cela va être dur et dangereux, que l'équipage sera composé de matelots endurcis. Le grand gars maigre, en m'embauchant, pose sur moi un regard étonné et doux. Quand il voit mon sac bariolé et moi devant, il dit seulement : C'est beau la passion. Puis son regard se raffermit.

– Il va falloir faire tes preuves dès maintenant. Nous avons trois semaines pour préparer le bateau, remettre les lignes en état, appâter les palangres. Ton seul but dans la vie maintenant sera de travailler pour le *Rebel*, jour après nuit.

Je voudrais qu'un bateau m'adopte, je murmure dans le silence venteux de la nuit. Nous travaillons depuis des jours dans un local humide, derrière des baquets de fer-blanc où sont enroulées les palangres. Nous réparons les lignes, changeons les anpecs* arrachés et les hameçons tordus. J'apprends à faire les épissures. À côté de moi un homme travaille en silence. Il est arrivé en retard, l'œil vague. Le skipper a gueulé. Il sent la vieille bière. Il chique du tabac. De temps en temps il crache, dans la tasse infiniment sale posée devant lui. En face de moi, Jesus me sourit. Jesus est mexicain. Il est petit et trapu, visage rond et doré, joues d'abricot. Un gars sort d'une pièce obscure, suivi d'une fille très jeune et grosse. Elle est indienne. Lui baisse la tête d'un air gêné en passant devant nous.

– Tiens, Steve a été chanceux hier soir… ricane le skipper.

– Si tu appelles ça être chanceux… répond mon voisin. Et puis il me dit sans détourner les yeux de son baquet ni même ciller : Merci pour la statue.

Je le regarde sans comprendre. Le visage est grave mais les yeux noirs semblent rire.

– Je veux dire que c'est une belle statue… La Liberté. C'est bien vous Français qui nous en avez fait cadeau, non ?

Des chansons de country passent à la radio. Quelqu'un fait du café que l'on boit dans des tasses vaguement essuyées dans un pan de vêtement.

– Il faudra penser à ramener de l'eau dans les jerricans, dit John, un grand blond très pâle.

– Mon nom c'est Wolf, comme le loup, murmure mon voisin.

Il me dit encore qu'il pêche depuis quinze ans, qu'il a fait

trois fois naufrage, qu'il aura son bateau à lui un jour, peut-être même à la fin de la saison, tiens, si la pêche est bonne, s'il ne va pas trop peindre la ville en rouge. Je ne comprends pas.

– La ville ? En rouge ?

Il rit, et Jesus avec lui.

– Ça veut dire aller se cuiter.

Je voudrais bien y aller moi aussi, repeindre la ville en rouge, il l'a compris. Il promet de m'emmener, dès notre retour de pêche. Et puis il me donne une boulette de tabac.

– Tiens, tu la places comme ça… contre ta gencive.

Je suis contente, je n'ose pas cracher, alors j'avale. Ça me brûle l'estomac. On n'a rien sans rien, je pense.

Jesus me ramène au soir. J'ai peur de la mer, il dit, mais il me faut aller pêcher parce que ma femme va avoir un enfant. On ne gagne pas assez aux conserveries. Et je voudrais vraiment quitter le mobil-home où nous vivons à plusieurs en ce moment. Prendre un appartement rien qu'à nous deux et pour le bébé.

– Moi je n'ai pas peur de mourir en mer, je réponds.

– Tais-toi, il ne faut pas parler comme ça, il ne faut jamais dire ces choses.

On dirait que je l'ai effrayé.

Le grand gars maigre s'appelle Ian. Il m'a fait venir chez lui, une maison au sortir de la ville, perdue dans des bois sombres. Les autres font une drôle de gueule. Ils pensent que le skipper sera chanceux ce soir. Sa femme ne vit plus ici, elle s'est trop ennuyée en Alaska, elle vit au soleil avec les enfants, dans l'Oklahoma. Lui les rejoindra après la pêche lorsque la maison sera vendue. Déjà elle est presque vide : ne restent plus que quelques matelas dans des pièces désertes, un grand

fauteuil rouge en face d'un poste de télévision – son fauteuil –, une cuisinière et un frigo duquel il tire des steaks énormes.

– Mange, carcasse de moineau ! Jamais tu tiendras autrement…

Je laisse les trois quarts de la viande. Il me renvoie au frigidaire à merveilles où je trouve des multitudes de glaces. Couchée sur mon plancher, je regarde la fenêtre. C'est la nuit sur l'Alaska, et moi dedans je pense, avec le vent, les oiseaux dans les arbres, oh faites que cela dure, faites que l'Immigration ne m'attrape jamais.

Chaque soir mon skipper loue un film que l'on regarde en mangeant, lui son steak, moi ma glace. Il trône dans son beau fauteuil rouge, je m'assieds sur le matelas entourée de coussins. Ian raconte. Il parle jusqu'à perdre haleine, emporté par le récit, son visage vibre, un long visage triste d'adolescent trompé qui s'anime ou s'éclaire au souvenir d'une image, d'un geste. Il rit alors. Il me raconte les beaux navires qu'il a menés, un si joli bateau le *Liberty*, celui qu'il a coulé un jour de gros temps en février, mer de Béring, au large des îles Pribilof, et comment pas un de ses hommes ne fut perdu, coulé parce qu'ils étaient trop chargés en crabes (mais trop chargés en crabes ou en cocaïne, les avis restent partagés en ville). Il rit de lui-même et de ses vingt ans, lorsqu'il n'avait pas encore rejoint les Alcooliques Anonymes, qu'il buvait jusqu'à se faire traîner hors des bars, par les pieds peut-être.

Les jours passent. Nous travaillons sans discontinuer. Quelquefois, avec Wolf, nous allons déjeuner au Safeway, le gros supermarché du coin. Sur le chemin du retour, il me

reparle du bateau qu'il aura un jour. Il est grave et ne sourit plus. Il me demande d'embarquer à son bord.

– Oui, peut-être, si tu ne me hais pas après la saison, je réponds.

Il raconte encore une amie qu'il aimait et comment elle l'a quitté un jour. C'est depuis qu'il a des insomnies, il ajoute tristement.

– Tout ce temps perdu… il dit encore.

– Oui, je réponds.

– Il te faut ta licence de pêche pour embarquer, il reprend après avoir craché sa chique. C'est la loi, il y a souvent des contrôles et les troopers ne te feront jamais de cadeau…

Ce soir-là, nous descendons en ville ensemble jusqu'au magasin de chasse. Le vendeur me tend une fiche. Il n'a pas l'air d'entendre lorsque Wolf me souffle ma taille en pieds et en pouces, un numéro d'identification sociale qu'il vient d'inventer et qu'il murmure à mon oreille. Je mets une croix dans la case « résidente ». Le vendeur me tend ma carte :

– Voilà, t'es en règle… C'est trente dollars.

Nous rejoignons le port et suivons les quais jusqu'au B and B. Les grandes vitres nues reflètent le ciel du port. L'une d'elles est toujours fendue. Un homme se tient en haut des marches, ses gros bras en arceaux autour du torse, large poitrail, ventre bombé, cuissardes rabattues jusqu'aux mollets, un stetson de feutre enfoncé sur les mèches rousses. La boucle de son ceinturon brille. Il nous salue d'un hochement de tête, grimace un sourire cigarette aux lèvres, s'écarte pour nous laisser passer.

– Ça veut dire *Beer and Booze**, me dit Wolf en poussant la porte.

Des hommes nous tournent le dos, accoudés au comptoir de bois, le cou rentré dans les épaules. Nous nous trouvons un tabouret. La serveuse chantait quand nous sommes entrés, la voix claire et puissante montait dans la fumée. Ses cheveux noirs tombent lourdement jusqu'à ses reins. Elle joue à en faire rouler la masse sombre dans son dos quand elle se retourne. Puis elle marche vers nous d'un pas balancé.

– Bonjour Joy, dit Wolf. On prendra deux bières.

Un gros homme s'est approché de Wolf. Il tient un verre de fort, de la vodka peut-être. C'est Karl, le Danois, me dit Wolf.

– Je te présente Lili… en se tournant vers lui.

Karl a des cheveux jaunes noués à la va-vite en une petite queue de cheval raide, un visage large et marbré de rouge, des paupières lourdes sous lesquelles filtre un regard de Viking bleu liquide.

– On repart demain. Si tout va bien, dit-il entre deux claquements de langue, son verre aux lèvres. On est prêts. La pêche devrait être bonne, si les dieux le veulent bien.

Wolf acquiesce. Ma bière est finie. Dans l'ombre du bar, une femme aux cheveux très rouges finit son verre. Elle se lève et passe de l'autre côté du comptoir, vient vers nous. La serveuse aux cheveux noirs a pris sa place.

– Merci Joy, dit Wolf, on reprend la même chose, avec un petit schnaps pour accompagner…

– Elles s'appellent toutes Joy ? je demande à mi-voix quand elle s'éloigne.

Wolf rit.

– Non, pas toutes… La première c'est Joy l'Indienne, elle

c'est Joy aux cheveux rouges, et il y en a encore une, la grande Joy, qui est très grosse, elle.

– Ah, je dis.

– Et quand les trois Joy sont au bar ensemble, les mecs rasent les murs… Ça peut durer jusqu'à cinq jours d'affilée quand elles sont parties à boire. Et elles ne leur font pas de cadeau.

Karl est fatigué. Il finit son verre, en redemande un. Remet sa tournée. Joy-cheveux-rouges pose un jeton de bois devant mon verre encore plein.

– J'ai rencontré un mec ce soir, reprend Karl d'une voix traînante, il revient du Pacifique Sud, il pêchait la crevette… En tee-shirt et en short ils pêchent là-bas… En short, tu m'entends ? Et il vient pour la morue ! Savent rien, ces petits bâtards… *Working on the edge**, connaissent pas ça eux, travailler sur le fil du rasoir, c'est nous, c'est rien que nous, le Pacifique Nord en hiver, la glace sur le bateau qu'il faut casser à coups de batte de base-ball, et les bateaux qui partent au fond… Il n'y a que nous pour savoir cela !

Il éclate d'un rire tonitruant, s'étouffe un instant, se calme. Son visage se fend d'un sourire béat. Ses yeux s'enfoncent dans le vague. Il se souvient de moi :

– C'est qui la petite ?

– On travaille ensemble, dit Wolf. Elle embarque sur le *Rebel* pour la saison de morue noire. Elle n'en a pas trop l'air mais elle est costaud.

Karl se lève en titubant, il passe deux bras énormes autour de mes épaules.

– Bienvenue à Kodiak, il dit.

Wolf le repousse gentiment.

– On y va maintenant. N'oublie pas ton jeton Lili, garde-le dans ta poche, t'as droit à un coup à boire avec ça. Y a pas meilleur mec au monde que lui, me dit Wolf en sortant, mais je voulais pas que t'aies peur. Et puis faut laisser personne te toucher, c'est ça, le respect.

La nuit est tombée. Nous changeons de bar. Il fait encore plus sombre au Ship's. Dans l'arrière-salle carrée et nue des hommes jouent au billard sur des tables vétustes, sous l'éclat blanc d'un vieux néon. Une grosse fille tire le cordon d'une cloche quand on entre. Les gars hurlent.

– On arrive au bon moment, dit Wolf, tournée générale…

On se fait une place dans la mêlée. Wolf se réveille. Son regard s'allume, sa mâchoire s'est durcie, ses dents brillent dans la pénombre, deux crocs très blancs.

– *The Last Frontier**, c'est ici, il murmure.

La serveuse nous sert deux petits verres d'un liquide incolore.

– C'est la mienne, dit-elle.

Le rouge de sa bouche a débordé dans les rides fines de sa lèvre supérieure, le bleu de ses paupières froissées jaillit dans le visage large et blanc, aux traits lourds, fatigués.

– Mon nom c'est Vickie… C'est un pays dur ici, ajoute-t-elle quand Wolf me présente. Y a pas que des anges qui traînent leurs bottes par là. Fais attention à toi… Si t'as un problème je suis là.

Nous buvons trois verres. Puis nous quittons la taverne sombre, la serveuse amie, les gars déchaînés, les tableaux de femmes nues au-dessus du billard, leurs croupes rondes et soyeuses qui semblent jaillir des murs sales, les vieilles Indiennes saoules, assises en ligne au bout du comptoir, impassibles, un

semblant de sourire qui affleure parfois au pli hautain de leur bouche. Au Breaker's on me demande une pièce d'identité. Je sors ma licence de pêche. La serveuse fait la gueule.

– Faut une photo…

Je trouve mon passeport.

– Tu as le droit de te saouler maintenant… dit Wolf.

– Tu sais, si j'ai de la chance on fera naufrage, je dis au grand gars maigre un soir, et vous en réchapperez tous, sauf moi.

Parce que je repense à Manosque-les-Couteaux chaque jour et chaque nuit. Je ne veux pas qu'on ait ma peau.

– T'as pas besoin de mourir. Reste en Alaska, c'est tout.

– On m'attend là-bas.

– Ne rentre pas, il continue. J'aimerais reprendre le *Rebel* pour une saison de crabe sur la mer de Béring, cet hiver, je n'ai pas encore mon équipage. Si tu fais tes preuves je peux t'embarquer.

– Tu me prendrais pour aller pêcher le crabe ?

– Ça va être très dur. Le froid, le manque de sommeil, travailler vingt heures par jour très souvent… Dangereux aussi. Les coups de gros temps avec les creux de vingt ou trente mètres, le brouillard qui fausse jusqu'aux radars et alors le risque de se prendre un rocher, un bloc de glace ou un autre bateau… Mais je pense que tu vas y arriver. Et même que tu vas aimer ça terriblement, aimer ça à accepter le risque d'en mourir.

– Oh oui, je murmure.

Les grands pins noirs geignent au-dehors. Ian est allé se coucher à l'étage. Je m'endors sur le plancher, dans le sifflement

des vents qui nous arrivent de la mer. Je me réveille toujours la première. Le ciel est encore sombre au-dessus des arbres. Je me lève et roule mon duvet. Je prépare le café dont je remplis une thermos rouge. Je monte l'escalier sur la pointe des pieds, je pousse la porte de la chambre où Ian dort, dans la pièce nue, sur un matelas à même le plancher. Je n'aime pas le réveiller, je pose la thermos à son chevet. Il ouvre un œil noir. Je disparais.

– Je vais te montrer quelque chose qui devrait te plaire, un vieux film qu'un matelot avait oublié sur le bateau. Il l'avait fait lui-même quand il pêchait sur le *Couguar*. La qualité n'est pas au top mais ça te donnera toujours une idée de ce qu'est la pêche au crabe par mauvais temps. Enfin, mauvais temps…

La maison est silencieuse. Le vent est tombé. Ian sort d'un carton un vieux DVD qu'il introduit dans le lecteur. De temps en temps, le frottement d'une branche contre le toit fait comme un bruit d'ailes, glissement furtif d'un oiseau qui s'égare. Ian éteint la lumière et se rassied dans le fauteuil rouge, je replie les genoux contre ma poitrine. Nous fixons l'écran dans l'obscurité. Il y a d'abord des zébrures blanches qui font mal aux yeux, l'océan noir qui roule, l'avancée lente de la houle. L'horizon oscille violemment, puis c'est la lisse et le pont luisant sur lequel éclatent des gerbes d'eau. Des gouttes viennent se poser sur l'objectif. Il fait nuit. Des hommes sans visage se meuvent sous l'éclat des lampes à sodium, formes sombres éclairées à peine par les cirés orange. Un casier ruisselant surgit des flots, on croirait un monstre tiré hors de ses abysses. Car ce sont des abysses obscurs et redoutables qui encerclent le bateau, les

hommes. Ils s'ouvrent puis se referment comme une bouche vorace. Le casier s'élève dans un ciel bouleversé, accroché au filin, se balance lourdement. La masse brute semble hésiter avant de redescendre, oscillant entre le pont et l'eau. Deux hommes à la lisse, frêles et souples, le guident vers un support d'acier qui vient de s'élever. Les crabes semblent jaillir de la gueule béante, un grouillement lorsqu'un matelot relève le battant et les fait basculer dans un bac, le corps introduit de moitié dans la cage de fer et de mailles. Il tient une boîte d'appâts, décroche l'ancienne, la lance sur le pont, accroche la nouvelle, se retire, rabat le volet, les hommes à la lisse renouent les sangles, le support s'élève jusqu'à faire basculer le casier par-dessus bord. Le tout n'a pas duré une minute.

Il y a une cadence et un rythme intangibles dans le ballet obscur et silencieux, presque fluide. Car les hommes dansent sur ce pont battu par les vagues. Chacun connaît sa place et son rôle. L'un s'écarte pour éviter le casier dans un entrechat souple, l'autre bondit, leurs jambes sont des ressorts, les corps savent d'instinct le geste pour guider la force imbécile, ce casier menaçant, force noire surgie des flots, les quatre cents kilos aveugles et brutaux qui se balancent dans le ciel opaque. Autour d'eux, la lave de l'océan ne cesse de rouler.

Le décor change, c'est à peine si je respire. Il fait jour à présent, la mer est calme. Le bateau est posé dans la lumière pure. Bleue. Elle rayonne depuis l'horizon. La proue avance entre des fragments de glace. Ian parle alors et je sursaute. Ce temps était plus dangereux que le précédent, dit-il, le *Couguar* avait perdu dix casiers ce jour-là pour les avoir laissés se prendre dans l'océan gelé. Oui, je dis dans un souffle, oui… Puis

il fait froid, très froid, des embruns givrants ont recouvert le bateau, casiers, lisse, château, d'une croûte de plus en plus épaisse. Le *Couguar* boursouflé de glace est méconnaissable. J'entr'aperçois un visage congestionné, comme brûlé, une barbe hirsute où vapeur d'eau ou morve sont devenues glaçons. Le film s'arrête sur les lames sombres, elles roulent sur un fond noir. On pourrait croire que l'histoire va reprendre, les hommes sur le pont, la bête de fer qui ouvre ses mâchoires encore sur un grouillement de crabes, l'océan… Mais l'écran s'est vidé soudain.

Nous restons silencieux. Ian se lève pour rallumer la lumière. Il s'étire et bâille.

– Ça t'a plu ?

– Et si je me faisais passer pour morte ? je lui demande le lendemain soir. Tu écris en France, tu leur dis que je me suis noyée.

Il fronce les sourcils, il n'aime plus mes histoires :

– Tu n'imagines pas comme ils vont souffrir ?

– Oh, un peu c'est sûr. Ils pleureront, ils penseront que ça a dû être très froid au moment du plongeon, et puis un jour ça ira mieux. Ils se diront que je l'ai un peu cherché… Je leur donnerai une mort aventureuse, et au moins je serai casée, ils n'auront plus à s'inquiéter pour moi. Et personne ne m'attendra plus jamais enfin.

Il ne veut même plus m'écouter. Il me traite de lâche et va dormir. Je m'allonge sur mon plancher en riant. L'Immigration ne m'aura peut-être pas.

Wolf s'en va. Le jeune loup de mer. Il pose une main sur mon épaule. Je baisse les yeux. Je file sur Dutch Harbor. Je

vais me trouver un nouvel embarquement. Ailleurs. Il me sourit gentiment :

– Tu es sur un bon bateau. Il se rembrunit. J'ai pas aimé ce que le skipper a dit de moi quand je mesurais la ligne… Soi-disant que l'envergure de mes bras ne ferait pas la brassée… Il l'a fait exprès. Me diminuer devant les autres. Je ne pardonne pas ces mots. Je suis un bon pêcheur, j'ai plus d'expérience que lui sur les palangriers. Faut que je m'arrache.

Mâchoire serrée, il dit ces derniers mots avec rage.

– Oui, je réponds.

Le ton de sa voix se radoucit. Il a un rire bref et triste. Ses yeux regardent au loin comme s'il avait quitté déjà la terre.

– Un jour ici, un jour là… tu ne sais jamais où tu seras demain. C'est pas grave de partir tu sais, c'est la vie qui veut ça. Faut toujours s'arracher. Quand tu dois y aller, faut y aller… Mais on ira repeindre la ville en rouge le jour où l'on se revoit. Dans trois mois, dix mois ou vingt ans, c'est pareil. Fais attention jusque-là… Fais attention à toi.

Une dernière accolade. Il attrape son sac qu'il jette en travers de ses épaules. Je le vois disparaître sur la route, étrange silhouette que la brume avale.

La maison est vendue. Le grand gars maigre s'en va chercher le *Rebel*, en révision sur un chantier de l'île voisine.

– C'est le plus beau, tu verras, me dit-il la veille au soir. Je serai de retour dans deux jours. Tu dormiras sur le *Blue Beauty* en attendant. C'est le bateau préféré d'Andy, notre armateur, celui qu'il va mener pour la saison de morue. Je t'y conduirai demain avant d'attraper le ferry pour Homer.

Le port est désert. Des oiseaux livides balayent le ciel. Un

remorqueur franchit les premières bouées. Encore lointain, on entend à peine le bourdonnement de son moteur. J'ai de belles bottes trouvées à l'Armée du Salut. Elles sont noires et vieilles. Les vraies sont vertes et chères. Mes pas sonnent sur le ponton de bois.

– Attention tu vas glisser avec cette saloperie que tu as aux pieds.

Je proteste et je manque tomber. Il me rattrape de justesse.

– Tu vas gagner un paquet de fric, tu t'achèteras toutes les bottes que tu veux…

– Oh moi… Suffit que j'aie assez pour me payer un bon sac de couchage, des chaussures de marche, et qu'il me reste trois sous pour tenir la route jusqu'à Point Barrow…

– Point Barrow ? C'est quoi cette histoire encore ?

– J'irai à Point Barrow quand la saison sera finie.

– Qu'est-ce tu veux foutre là-bas ?

Je ne réponds pas. Un goéland juvénile nous regarde passer depuis le bastingage d'un seiner.

– Tu crois que je vais faire un bon pêcheur ? je demande.

– On en voit tous les jours qui arrivent du plus profond des States, qu'ont jamais vu que les bois, la grande prairie ou la montagne et qui lâchent tout pour venir ici. Des mecs ou des nanas qu'étaient représentants, camionneurs ou paysans. Peut-être même des call-girls, est-ce que je sais… Ils embarquent. Ils se font traiter comme de la merde tant qu'ils sont *green**, qu'ils ne connaissent rien à rien, et un jour ils ont leur propre bateau.

– Va me falloir un vrai sac de marin alors, comme les autres…

– Sûr… Je te vois déjà, ton duffle-bag sur l'épaule, arpenter les docks de Kodiak à Dutch pour te trouver un embarquement.

Sur notre gauche un bateau bleu ciel, le *Blue Beauty*. Le pont est désert, en chantier encore avec les pans d'aluminium qui serviront à construire l'auvent, des montants métalliques sur les côtés. On monte à bord. Ça sent le caoutchouc humide et le gasoil. Ian jette mon sac sur une couchette, dans un réduit obscur, la cabine de couchage de l'équipage. Nous ressortons. Ian veut m'aider à me recevoir sur le dock quand j'enjambe le bastingage. Je me dégage d'un coup de coude. Je suis bientôt un vrai marin. Déjà j'ai ma couchette et je chique du tabac.

Le *Rebel* entre au port. C'est le plus beau, le grand gars maigre avait raison. La coque d'acier noire est relevée d'une bande jaune, éclatante. Le château est blanc. Je suis la première de l'équipage à le visiter, après Jesse le mécano qui est revenu à son bord, et Simon, un étudiant très jeune et blond arrivé de Californie, qui cherchait à embarquer sur les quais de Homer. Le skipper s'est installé dans le profond fauteuil de la timonerie, face aux multiples cadrans. La rangée de vitres placées en demi-cercle nous fait surplomber le port.

– C'est ma place à partir d'aujourd'hui, dit Ian, mais vous les gars, vous vous la partagerez quand vous prendrez vos quarts.

Le moteur tourne, il ne s'arrêtera plus pendant des semaines. Je regarde le port s'allumer. J'ai posé mon bagage dans l'espace exigu, la cabine des matelots, sur la première des quatre couchettes superposées.

– Premier arrivé, premier servi, dit le grand gars maigre qui m'a proposé de dormir dans la sienne.

Car il a sa propre cabine. J'ai pas voulu.

On m'a donné un vélo bleu. Un vieux vélo rouillé et trop petit pour moi. Dessus est écrit *FREE SPIRIT**. Je traverse la ville, joues cramoisies, dans un ciré plus orange qu'orange, plus orange que tous les vrais cirés de mer. Les gens rient en me voyant passer. Et je pédale du bateau au local, du local au bateau. La pluie ruisselle sur mon visage, coule dans mon cou, j'arrive en courant au bateau, je descends l'échelle quatre à quatre, me rattrape au bastingage, l'eau est grise et verte en bas, le skipper prend peur, il avance un bras qu'il n'a su retenir, qu'il reprend pourtant en ravalant sa salive. Je ris. Je ne suis pas tombée encore. Il baisse les yeux très vite quand je le regarde ainsi. Je suis invulnérable, je lui dis. Il hausse les épaules :

– Tu mourras comme tout le monde.

– Oui. Jusqu'à ma mort je suis invulnérable.

Je me lève aux aurores. Je saute au bas de ma couchette. Ça m'appelle. Le dehors, l'air d'algues et de coquillages, les corbeaux sur le pont, les aigles dans le mât, le cri des mouettes sur les eaux lisses du port. Je prépare le café pour les deux hommes. Je sors. Je cours sur les docks. Les rues sont désertes. Je rencontre le jour nouveau. Je retrouve le monde d'hier. La nuit l'a caché puis rendu. Je rentre au bateau hors d'haleine, Jesse et Ian se lèvent à peine. Les gars qui seront de l'équipage ne vont pas tarder à arriver. Je bois le café avec eux. Mais qu'ils

sont lents. Mon pied remue sous la table. Je pourrais pleurer d'impatience. Attendre est une douleur.

Le port entier s'est mis au travail. La radio marche à fond sur les ponts encombrés, des chansons country se mêlent à la voix rauque de Tina Turner. Nous avons commencé à appâter les lignes. Le va-et-vient est incessant sur les docks. On hisse à bord des caisses de calamars ou de harengs gelés qui serviront d'appâts. Des étudiants venus de loin et qui espèrent trouver un embarquement s'offrent à travailler pour la journée.

On est complets, dit le grand gars maigre. Simon l'étudiant pose sur nous un regard froid, mais qui s'affole aux premiers aboiements du skipper. Le cousin de Jesus viendra. Luis. Et David, un pêcheur de crabes qui nous regarde du haut de son mètre quatre-vingt-dix, ses larges épaules déployées, souriant de toutes ses dents, régulières et blanches.

Nous appâtons des journées entières, debout contre une table à l'arrière du pont. Jesus et moi rions de tout.

– Mais arrêtez de faire les gosses… dit John agacé.

L'homme-lion arrive. Il monte à bord un matin accompagné du grand gars maigre. Il cache son visage dans une crinière sale. Le skipper est fier de son homme.

– Voilà Jude, dit-il, un pêcheur de palangrier expérimenté.

Un grand buveur peut-être aussi, je pense quand il passe devant moi. Le lion fatigué est plutôt timide. Il se met au travail sans un mot. Une violente quinte de toux le secoue quand il allume une cigarette. Il crache à terre. J'entrevois son visage mangé par la barbe. Un regard doré et perçant. Je fuis les yeux

jaunes. Je ne ris plus avec Jesus. Je me fais toute petite. Il est à sa place ici. Pas moi.

Tard dans la soirée, les gars rentrent chez eux. Jude est resté. Nous ne sommes plus que trois sur le pont. Il nous faut amener les palangres appâtées au freezer de l'usine. Nous chargeons les baquets à l'arrière du truck, les arrimons solidement. Je m'écarte dès que Jude approche. Il fronce les sourcils. Nous roulons jusqu'aux conserveries dans l'air du soir. Assise entre les deux hommes, je regarde la route droite entre les collines nues et la mer. Nous roulons vers le ciel ouvert. Le skipper passe les vitesses du bout des doigts pour ne pas m'effleurer, je me serre davantage à droite. Je sens contre la mienne la cuisse de l'homme-lion. Ma gorge se noue.

Nous déchargeons les palangres. Les baquets sont glacés et lourds.

– *Tough girl*, dit Jude.

– Oui, elle n'est pas épaisse mais elle est costaud, répond Ian.

Je me redresse. Nous faisons la chaîne pour ranger les baquets dans la pièce glaciale. Nos doigts restent collés au métal. Il est tard lorsque nous repartons. Le truck roule dans la nuit, les collines ont disparu dans l'ombre. Seule reste la mer. Les deux hommes parlent du départ. Je ne dis rien. Je sens mon corps endolori, ma faim, la chaleur de la cuisse de Jude, l'odeur de son tabac, celle de nos vêtements humides sur lesquels sont restés collés des lambeaux de calamars.

Nous longeons la mer, quelques chalutiers dorment contre les docks où l'on se ravitaille en carburant. Et l'on passe encore

leur sommeil obscur. Devant nous l'horizon s'est teinté de halos fauves qui palpitent dans le ciel assombri.

– Est-ce que c'est une aurore boréale ? je demande.

Ils ne comprennent pas. Je répète plusieurs fois. Le lion rit à voix basse, un roulement rauque et feutré.

– Elle a dit « aurore boréale ».

Le skipper rit à son tour.

– Non. C'est le ciel c'est tout.

Je suis plus rouge que ces lueurs dont je ne connaîtrai jamais le nom. J'aimerais que cela dure toujours, avancer dans la nuit entre le grand gars maigre et le lion brûlé.

– Laisse-moi au Shelikof's… dit Jude quand nous arrivons en ville.

Déjà il nous quitte et entre dans la taverne. Ian ne lui en tient pas rigueur. Il se tourne vers moi :

– Je crois qu'il boit pas mal, mais c'est l'homme qu'il nous fallait.

Nous rentrons au bateau. Il y fait chaud. Jesse fume un joint dans la salle des machines.

Adam est matelot sur le *Blue Beauty*, amarré à nos côtés. Je l'entends plaisanter avec Dave :

– Oui… et quand tes mains te font si mal que tu ne peux même pas dormir les trois heures qui te sont données… et quand tu prends ton quart et que tu vois des bouées partout… que tu as beau te frotter les yeux, les bouées ne cessent de réapparaître.

Ils rient.

– Tu crois que j'y arriverai ? je demande à Adam.

– Continue de travailler comme tu le fais et ça va le faire.

Une nouvelle fois pourtant, il me met en garde contre le danger.

– Mais à quoi exactement je dois faire attention ?

– À tout. Aux lignes qui s'en vont dans l'eau avec une force qui t'emporterait si tu te prends le pied, le bras dedans, à celles que l'on ramène qui, si elles se brisent, peuvent te tuer, te défigurer… Aux hameçons qui se coincent dans le vireur et sont projetés n'importe où, au gros temps, au récif que l'on n'a pas calculé, à celui qui s'endort pendant son quart, à la chute à la mer, la vague qui t'embarque et le froid qui te tue…

Il s'arrête. Ses yeux déteints sont tristes et fatigués. Ses traits s'érodent et se creusent :

– Embarquer, c'est comme épouser le bateau le temps que tu vas bosser pour lui. T'as plus de vie, t'as plus rien à toi. Tu dois obéissance au skipper. Même si c'est un con – il soupire. Je ne sais pas pourquoi j'y suis venu, il dit encore en hochant la tête, je ne sais pas ce qui fait que l'on veuille tant souffrir, pour rien au fond. Manquer de tout, de sommeil, de chaleur, d'amour aussi, il ajoute à mi-voix, jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à haïr le métier, et que malgré tout on en redemande, parce que le reste du monde vous semble fade, vous ennuie à en devenir fou. Qu'on finit par ne plus pouvoir se passer de ça, de cette ivresse, de ce danger, de cette folie oui ! Il rugit presque, puis il se calme : Il y a de plus en plus de campagnes pour décourager les jeunes de la pêche, tu sais…

– Parce qu'ils pourront plus décrocher ?

– Parce que c'est dangereux surtout.

Il tourne la tête. Il regarde au loin. Ses maigres cheveux